

Mais c'est prêcher dans le désert que de prêcher un joueur qui, malgré les pertes qu'il peut subir, conserve toujours l'espoir de se refaire et d'arriver comme un tel.

C'est la fièvre de la spéculation qui pousse au vol, à la folie et au suicide, bien plus que la boisson.

♦♦ En parlant de spéculation, je ne puis m'empêcher de penser à l'affaire Humbert, qui se déroule en ce moment devant les tribunaux français.

C'est une merveilleuse aventure que celle d'une femme, madame Humbert, qui a su faire miroiter aux yeux d'une foule de gens, un héritage fabuleux qui n'existait pas, bien entendu, mais qui lui a permis d'extorquer cent millions de francs, vingt millions de piastres, et de vivre pendant vingt ans dans un luxe inouï.

Une escroquerie de vingt millions de piastres ! en France ! Vous voyez bien que la France est démoralisée.

Peuh ! c'est une bien petite filouterie, à côté de l'affaire de Londres. Parlez-moi de Whitetaker Wright, à la bonne heure, voilà un voleur sérieux. Six cent millions de francs ! Cent dix millions de piastres !

Ce financier a lancé des affaires colossales et brassé des milliards. Il traînait à sa remorque plusieurs membres de la plus haute aristocratie anglaise. Il a ruiné Lord Dufferin, il a mis sur la paille des milliers et des milliers de petits bourgeois, commerçants et rentiers, qui lui avaient confié leurs économies, espérant toujours les déculper en peu de temps.

Les gogos que Whitetaker Wright a ruinés ne sont pas trop à plaindre, car, au fond, ils n'étaient autre chose que des joueurs qui voulaient gagner l'argent d'autres spéculateurs.

Ils ont perdu, c'est tout. Quant au sublime voleur, il vient d'être arrêté à New-York, mais il se refuse à retourner en Angleterre, où plusieurs personnes ont intérêt à causer avec lui en présence d'un juge et d'une douzaine de jurés.

Peut-être réussira-t-il à rester aux Etats-Unis, où il pourrait continuer à exercer les petits talents de société qui l'ont désormais rendu célèbre dans les deux mondes.

♦♦ Le jeu de la guerre coûte cher aussi. Lors de ses derniers exercices de tir, le cuirassé anglais "Formidable" a tiré vingt-sept coups de canon, chaque coup coûtant au pays trois cent-dix piastres. Ces vingt-sept coups ont été tirés sur un but de six cents pieds carrés de superficie, à la distance de quinze cents verges, distance à laquelle aucun navire de guerre n'oserait probablement pas s'aventurer à cause du danger des torpilles.

Sur les vingt-sept coups, un seul a porté. Le "Formidable" coûte plus de six millions de piastres et ses canons sont des plus perfectionnés.

A ce propos, un critique se demande de quelle valeur peut être en guerre un cuirassé qui coûte plus de six millions et qui ne peut atteindre le but qu'une fois sur vingt-sept.

Le problème me semble mal posé, car on ne nous dit pas si c'est le premier, le dernier ou quel coup a porté, ni quels sont les ravages probables d'un projectile de la nature de ceux qui sont employés avec ces énormes pièces de marine.

D'autre part, il est très possible que le navire, atteint dans ses œuvres vives, soit mis hors de service et coulé en peu d'instants.

Quoi qu'il en soit, trois cent-dix piastres le coup, c'est un peu cher, surtout quand on manque le but.

♦♦ Les érables coulent, le printemps est sous terre.

Où, bien sous terre, ou sous l'eau, car, d'après ce que nous voyons, il est loin de ressembler à ce pimpant et gracieux jeune homme auquel les poètes le comparent.

Buies, qui aimait cependant son cher Canada avec passion, ne pouvait pas souffrir le printemps, et c'est avec une certaine ironie qu'il en parlait parfois.

Quand il faisait mauvais, il rageait tout plein : — Regardez-moi donc ce temps-là, regardez, avez-vous jamais vu un climat comme le nôtre ? Et dire qu'il y a des gens qui appellent ça une patrie !

Mais, quand le soleil se mettait de la partie, qu'il faisait craquer les bourgeois et permettait aux premières feuilles de montrer un bout de vert, il était tout autre.

— Oh ! le beau pays, le beau Canada, quel réveil de la nature, quelle merveille !

Buies pensait bien et disait mieux encore.

LEON LEDIEU.

SOUS LA STATUE DE CHAMPLAIN

Poésie respectueusement dédiée à M. le sénateur Philippe Landry

Quelques hommes sont nés pour un nouveau Sina,
A d'immortels travaux Dieu les prédestina.
Contre leur volonté tout obstacle se brise.
Ils marquent leur chemin d'un lumineux sillon,
Et sur leur chef flamboie un lambeau du rayon
Qui couronnait jadis la tête de Moïse.

Dans l'ombre des berceaux ces êtres surhumains
Sentent toucher leur front par d'invisibles mains,
Sentent tomber sur eux comme un baiser d'étoile,
Car leur fait entrevoir les choses à venir,
Car le mystérieux et muet avenir
Pour les prédestinés lève un coin de son voile.

Dès leur prime jeunesse ils cueillent des lauriers.
A la fois laboureurs, apôtres et guerriers,
Ces preux sont emportés par une ardeur divine
Qui leur fait accomplir les plus réconds travaux.
Ils cherchent constamment des horizons nouveaux,
Le combat les séduit, le danger les fascine.

Disant à leurs foyers un éternel adieu,
Au bout de l'univers ils vont lutter pour Dieu,
Et l'oeil de Jéhovah avec amour regarde
Ces soldats qui se font de la croix un rempart.
Partout du saint progrès ils portent l'étendard,
Et de l'humanité composent l'avant-garde.

Ils rêvent d'agrandir la terre des aïeux,
A leur regard sans fin brille un but radieux,
Ils marchent l'oeil toujours tourné vers quelque
[cime,

Ils marchent, et l'erreur devant eux disparaît,
Ils parlent, et l'on voit s'incliner la forêt,
S'entr'ouvrir la montagne et frissonner l'abîme.

Ils tiennent des flambeaux que rien ne fait pâlir,
Ils ne soupçonnent pas ce que c'est que fléchir,
En vain la mort les guette et la faim les torture,
Ils combattent sans trêve, enchaînés au devoir,
Et ces nobles vaillants semblent parfois avoir
Le culte du haillon, l'amour de la blessure.

Nul ne peut conquérir de pareils conquérants,
Et, comme à l'horizon quelques chênes géants,
Dominant de leur cime ondoyante et sereine
Une futaie ombreuse et pleine de verdure,
Les vrais héros chrétiens dépassent en splendeur
Les arbres les plus fiers de la forêt humaine.

W. CHAPMAN.

LES RAMEAUX

(Voir gravure)

Nul doute que le public nous saura gré du magnifique tableau d'Orazi, intitulé "Les Rameaux", que nous publions aujourd'hui en frontispice. Cette oeuvre d'art sera religieusement conservée par nos pieuses familles canadiennes.

Le dimanche des Rameaux doit son nom à l'usage, établi dès les premiers siècles parmi les fidèles, de porter ce jour-là, en procession et pendant l'office, des palmes ou des rameaux d'arbres en commémoration de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem.

Les Evangiles nous racontent, en effet, que le peuple de Jérusalem, averti de l'arrivée de Jésus, huit jours avant la Pâque, alla au-devant de lui ; que les uns étendirent leurs vêtements sous ses pas, que les autres couvrirent le chemin de feuilles et de branches de palmier, et qu'ainsi ils l'accompagnaient jusque dans le temple en criant : "Hosannah ! hosannah au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Très-Haut !" —

En plusieurs endroits, cette fête est appelée Pâques fleuries.

NOTRE LANGUE

Dire aux Canadiens qui vont s'établir aux Etats-Unis qu'ils ne doivent pas apprendre la langue anglaise serait aussi ridicule que de leur conseiller de ne pas travailler.

La langue anglaise s'impose à tous ceux qui veulent, comme on dit, "se tirer d'affaire" dans cette partie du continent américain et même au Canada.

D'ailleurs, bien mal avisé serait celui qui, ayant l'occasion d'apprendre une langue étrangère, négligerait cette occasion sous prétexte qu'il est assez savant pour gagner sa vie. La science n'est jamais lourde à porter, et il est depuis longtemps admis en principe qu'un homme qui connaît deux langues vaut deux hommes.

Apprenons donc l'anglais et tâchons de l'apprendre comme il faut ; nos compatriotes d'origine différente ne nous en aimeront que plus, et si eux-mêmes, en remarquant que nous avons appris leur langue, ne s'empressent pas d'apprendre la nôtre, tant pis pour eux !

Cependant, ne poussons pas les choses trop loin. La langue maternelle avant tout. Qu'elle soit celle de nos enfants. Que les premières paroles de tendresse qui frappent leurs oreilles soient des paroles françaises. Que les premières et naïves prières bégayées par ces êtres chéris soient des prières françaises.

Ne craignez rien ! Quand l'enfant connaît bien sa langue maternelle, il apprend plus facilement une langue étrangère.

Un inspecteur scolaire, qui a plus de quarante années d'expérience, me disait un jour : "Les jeunes Canadiens qui apprennent d'abord le français tout seul, et, plus tard, le français et l'anglais en même temps, apprennent toujours mieux les deux langues que ceux qui apprennent d'abord l'anglais tout seul."

L'étude de la langue anglaise est une nécessité sociale. Encore une fois, cela ne se discute pas. Mais la langue maternelle doit être notre langue de prédilection. Nous devons la parler entre nous, en famille ; nous devons l'aimer, parce qu'elle nous fut parlée dans notre enfance par nos chers parents qui, les premiers, nous enseignèrent nos devoirs et nous prêchèrent le respect des bonnes vieilles traditions.

Certains peuples ont eu à soutenir, pour le maintien de leur langue, de longues et pénibles luttes. Ils ont tenu ferme, ils ont combattu le bon combat et ils ont triomphé.

Nos amis de langue anglaise nous donnent sous ce rapport un exemple que nous pouvons imiter. Voilà des gens qui, ne rougissant pas de leurs ancêtres, ne songeront jamais à franciser leurs noms.

Quand un soldat se trouve loin de son sol natal, il se croit tout à coup transporté dans sa patrie lorsqu'il entend jouer ou chanter l'air national ou qu'il voit flotter au vent le drapeau de son pays.

Nous aussi, nous sommes chez nous partout où nous rencontrons un ami qui parle notre langue et sent palpiter son coeur au sourire de notre glorieux passé. La patrie, c'est, jusqu'à un certain point, l'endroit où l'on est bien : UBI BENE, IBI PATRIA ; c'est le pays où l'on peut vivre en paix, où l'on prie Dieu sans être persécuté, où l'on parle sa langue. Mais la vieille patrie, la terre natale tient toujours la meilleure place au fond du coeur, et c'est surtout en parlant d'elle en français que nous lui prouverons la constance et la sincérité de notre attachement.

JEAN DES ERABLES.

POSTE EN FAMILLE

A. H. de T. Manoir. — Merci pour votre précieuse collaboration. Ne pourriez-vous pas nous honorer d'écrits plus personnels ? Nous tâcherons de satisfaire à vos désirs...

J. Suie, S. T. de Blainville. — Reçu votre "Pourquoi ?" Pas mal pour un essai. Publierons bientôt.

La pire tristesse est d'avoir raison contre son pays. — ACHILLE TOURNIER.

* * *

De quoi vivrait la littérature, si elle ne puisait dans la réalité chaude et palpitante des événements contemporains sa nourriture et sa substance ? — GASTON DESCHAMPS.